

Avec *Le peuple et les choses*, l'historienne Arlette Farge ne propose pas vraiment à notre attention un nouveau sujet d'investigation, mais plutôt un autre regard sur ce *peuple* et ces *choses*. C'est d'ailleurs la même démarche qui en explicite le sous-titre : *Paris au XVIII^e siècle*. Car comment peut-on prétendre établir, à travers cet ouvrage de format assez modeste, le portrait fidèle d'une ville aussi complexe que Paris lorsque s'y ajoute, de surcroît, l'inévitable distorsion induite par l'écart temporel de trois siècles ? Dès l'introduction (« Le peuple des objets urbains au XVIII^e siècle »), l'auteur se montre en fait pleinement conscient de cette possible objection, précisant qu'il ne sera question, dans ces quelques pages, que des « objets de rue » (p. 7). Ainsi, dans *Le peuple et les choses*, l'historienne ne s'est plus directement intéressée aux sensibilités dont rendent compte les archives (notamment policières), mais aux objets qui donnent *lieu* aux comportements observés, sans aucune volonté d'exhaustivité. Cette esquisse d'un nouveau « matérialisme » en histoire s'inscrit dans un débat intellectuel plus large, initié en particulier par le *Traité des choses* du philosophe Tristan Garcia – un texte auquel Arlette Farge se réfère souvent dans son nouvel ouvrage. Toutefois, elle inscrit sa démarche également dans le prolongement des travaux d'autres dix-huitiémistes sur la culture matérielle, comme l'*Histoire des choses banales* de Daniel Roche. Modeste en apparence, l'ambition théorique d'une pareille approche demeure donc grande, puisqu'elle vise, de façon explicite, à sortir de l'écueil positiviste d'une historiographie limitée trop souvent à une démarche simplement descriptive.

Au cœur des divers domaines abordés prime le rapport entre les êtres et les objets, générateur de tensions à la fois sociales et politiques. Le premier chapitre (« Objets de voirie et de circulation aux intensités nerveuses ») aborde cette interaction sous l'aspect de l'informe (« Les matériaux »), puis de l'informel (« Circulation et voirie »). Le choix d'intégrer les animaux à cet inventaire de choses urbaines paraîtra plus surprenant (« Les animaux »), mais il correspond au quotidien d'une métropole qui, au XVIII^e siècle, est réellement encombrée de chevaux, de vaches, de porcs, de chiens, de chats, de rats, de moutons ou de perroquets – entre autres. Quant à l'eau et à son exploitation, elle fournit le dernier « objet » emblématique de ce chapitre, à une époque où la Seine est encore l'artère primordiale de la circulation dans la capitale (« L'eau, la fontaine, le puits, l'abreuvoir »).

Le deuxième chapitre traite de la dimension paradoxalement la plus « moderne » du citadin, selon Arlette Farge – à savoir son rapport à la nature ; dans « Paris végétal : choses de la nature », il est en effet rappelé qu'au XVIII^e siècle, on cultive volontiers un « petit jardin » en ville (« La campagne urbaine », p. 70). Mais le Parisien apprécie également l'agrément des diverses promenades aménagées (« La promenade : figure urbaine ») ; qu'il s'agisse des Tuileries, des Champs-Élysées ou du Palais-Royal, chacune se différenciant par ses caractéristiques. Néanmoins, le boulevard, qui opère « la synthèse de deux modèles : le jardin public et la rue » (p. 82), s'en distingue davantage, ce qui justifie de lui accorder une attention particulière (« Au boulevard »).

Le troisième chapitre, « Voir et savoir : éclairer et informer », traite des supports permettant la circulation de l'information. Cette volonté de savoir est aussi celle d'éclairer une ville qui, la nuit venue, est perçue comme un « coupe-gorge » (p. 91) ; la lumière des porte-falots, censée éclairer et donc rassurer, génère pourtant elle-même des ombres effrayantes (« Voir ») ; ces ombres erratiques projetées sur les murs deviennent, à leur tour, les métaphores d'une « anarchie » (p. 91) urbaine que la lieutenance générale de police a pour mission de combattre inlassablement à coups d'édits royaux ou d'arrestations. Quant au trafic des lettres, transportées d'un coin à l'autre de la ville, il constitue souvent le motif insoupçonné du tumulte parisien (« La lettre »). Aussitôt collée au mur, l'affiche est une forme de lettre publique (« L'affichage paradoxal ») ; c'est aussi une chose qui crée une interaction avec le peuple – car tout le monde

veut la lire ou demande à ce qu'on en donne la lecture. La saturation des rues par les affiches fait écho, à son tour, à celle des tableaux au salon de peinture (« Les salons de peintures »). Cependant, les affiches validées par la force publique ne doivent pas être confondues avec celles attribuées à la sédition (« Les placards »). Quant aux enseignes (« L'enseigne »), elles font partie de ces « objets de rue » en apparence anodins, mais dont les chutes provoquèrent des accidents suffisamment redoutables pour contraindre la police à édicter une sévère législation à leur endroit. La subversion politique ne s'affiche pas que sur les murs, elle est diffusée à travers la presse clandestine (« Journaux, brochures, et nouvelles à la main ») – toutefois, le véritable péril réside moins dans la lecture effective des libelles que dans les rumeurs qu'ils génèrent. À cet égard, le *Te Deum*, célébré à Notre-Dame de Paris, est une cérémonie où se joue symboliquement la relation entre la monarchie et le peuple : on attend de celui-ci les vivats rituels à la sortie de la cathédrale, mais on en redoute autant le désordre que le silence (« La lettre royale, la cérémonie »).

Le quatrième chapitre, « Répulsion et supplices », présente, dans sa première partie, le Paris d'Ancien Régime sous l'aspect qui nous est peut-être le plus familier, dans la mesure où il a été l'un des plus fréquemment évoqués autant par les chroniqueurs que par les historiens : celui du fangeux, de l'immondice. Or, Arlette Farge tient ici à réfuter une opinion devenue sans doute trop vite un lieu commun : non, pas davantage aujourd'hui qu'au XVIII^e siècle, l'être humain ne parvient à s'habituer à la souffrance et à la puanteur. Cette mise au point lui semble nécessaire avant d'aborder l'arsenal des objets de la répression (« Supplices »), dont font partie la prison et le cachot, mais aussi la mise au pilori ou le carcan. Quant aux exécutions, elles ne sont pas du même ordre selon le sexe. En outre, au cours du siècle, on observe un véritable « progrès » en ce domaine, qui suit la sensibilité toujours plus grande du public envers les souffrances endurées par le condamné.

Le cinquième et dernier chapitre, « Objets sacrés », envisage *Paris au XVIII^e siècle* sous son aspect le plus paradoxal. Car s'il est sans doute pertinent d'identifier un processus de « déchristianisation » (p. 137) à l'œuvre à cette époque, il serait cependant abusif de l'imputer directement au déisme ou à l'athéisme que l'on a pris l'habitude d'associer à la philosophie des Lumières. Afin d'illustrer son propos, Arlette Farge choisit plutôt de souligner « l'acuité » (p. 137) des réflexions de Louis-Sébastien Mercier au sujet du sacré dans son *Tableau de Paris* ; elle en fait « un de nos premiers sociologues » (p. 137, note 1) : dénonciateur des disparités sociales, Mercier démasque la fausse religiosité, mais salue également l'acte de charité sincère.

Dans sa conclusion, Arlette Farge rappelle qu'un rapport de dépendance s'est toujours noué, dans l'espace parisien, entre le peuple et les choses : « Des symbioses existent entre l'homme, la femme et l'objet parce qu'il s'agit de leur survie » (p. 153). Depuis lors, ces formes symbiotiques ont évolué – au point de s'effacer de la mémoire collective, du moins en partie. Pourtant, l'évolution de ces relations ne peut que s'inscrire dans une temporalité spécifique – que l'on désigne aussi du nom d'« histoire » : « L'eau, la fontaine, l'animal sont autant d'objets qui mènent compagnie avec les individus, et font avancer les formes de vie, de nombreux apprentissages en même temps qu'elles créent des certitudes et des comportements nouveaux, des relations particulières entre les sexes qui font l'histoire » (p. 153).

De format court, *Le peuple et les choses* n'en atteste pas moins de l'ambition d'atteindre, par la plus grande adéquation possible de l'écriture à son sujet, à une nouvelle exemplarité en matière de rigueur scientifique ; en l'occurrence, on mesure sans doute mal l'exigence à laquelle s'est astreinte Arlette Farge. Mais en tant que spécialiste de l'histoire de Paris au XVIII^e siècle, elle est parfaitement compétente pour traiter des « objets de rue » que l'on pouvait y croiser à cette époque ; à plusieurs occasions, elle renvoie à ses divers ouvrages sur le même sujet. Cette

autoréférentialité n'a cependant rien d'exclusif : l'historienne nous fait également partager son admiration pour Gabriel de Saint-Aubin, « ce peintre étrange et merveilleux » (p. 83), ou témoigne de son embarras au moment d'aborder les supplices : « Comment bien en parler après l'introduction de Michel Foucault dans *Surveiller et punir* (1975) [...] » (p. 134). Car pour Arlette Farge, l'émotion liée à l'évocation de Foucault n'aura jamais rien de feint ; c'est avec lui qu'elle cosignait en 1982 sa monographie sur les lettres de cachet, *Le désordre des familles*.

Francis KAY

Faculté des Lettres, Université de Lausanne, Suisse

francis.kay@unil.ch